

Justin Favrod

LES BURGONDES

Un royaume oublié
au cœur de l'Europe

COLLECTION
**Le
savoir
suisse**

Presses polytechniques et universitaires romandes

1

LES ORIGINES DU 1^{ER} SIÈCLE À 443 APRÈS J.-C.

Jusqu'en 443, les Burgondes se cantonnèrent aux marges des principaux événements. Ils se trouvèrent d'abord pris entre les Goths et les Vandales à l'extrême Nord-Est de la Germanie. Ils furent souvent éclipsés par des peuples plus puissants ou plus fameux, puis cachés par d'autres peuples qui les séparaient de la frontière romaine. Quand enfin sur le Rhin, ils surveillèrent l'Est pour le compte de Rome, ils ne jouèrent jamais le premier rôle dans les récits des historiens de l'époque. Leur discrétion s'explique par leur localisation : les Burgondes ne tuent pas un empereur comme les Goths, ne s'emparent pas de Rome comme les Wisigoths ; ils ne désolent pas la Gaule comme les Vandales et les Alains ; ils ne ravagent pas l'Empire comme les Alamans. Ils vivent dans les coulisses, loin des endroits où l'on écrit alors l'histoire et les autres textes littéraires en Occident, soit surtout en l'Italie et dans le sud de la Gaule. Leurs actions auraient du retentissement sur un autre théâtre. Elles n'en rencontrent guère quand elles sont menées loin des centres intellectuels et politiques.

A partir de 443, la scène change un peu. Les Burgondes occupent la vallée du Rhône, un espace névralgique entre les deux pièces qui forment l'ossature de l'Empire d'Occident, l'Italie et la Gaule. Après la disparition de l'Empire en 476, les voilà condamnés à jouer les états-tampons entre les principaux royaumes barbares du début du Moyen Âge. C'est un rôle difficile, mais placé près de la lumière de puissants projecteurs. Ils n'en restent pas moins dans l'ombre dans la mesure où ils sont entourés de plus grandes puissances qu'eux et dans la mesure où ils n'ont pas bénéficié de la plume d'un historien de l'époque. Il manque aux Burgondes un chroniqueur comme en eurent d'au-

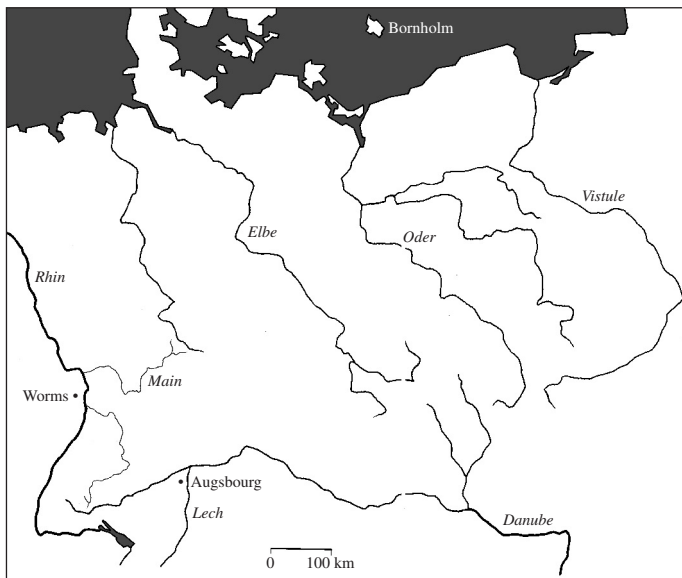
tres peuples germaniques. Grégoire de Tours raconta les Francs ; Jordanès fit de même pour les Goths et Paul Diacre pour les Lombards. Il n'en reste pas moins que de nombreux auteurs de lettres, de biographies de saints, de chroniques, de poèmes, d'homélies et de récits mentionnent les Burgondes dès leur arrivée dans la plaine du Rhône.

Dans ces conditions, il est compréhensible que les quatre premiers siècles de l'histoire burgonde soient bien moins documentés que les 5^e et 6^e siècles. S'ils sont mal connus, ils n'en furent sans doute pas moins riches en rebondissements. Nous n'en connaissons que quelques-uns.

CE PEUPLE EST D'ABORD UN NOM

Dans un poème écrit vers 470, l'aristocrate Sidoine Apollinaire évoque la présence de Burgondes dans sa maison de Lyon. Il qualifie ses hôtes de « géants de sept pieds », soit 2 mètres et 7 centimètres. Selon l'étymologie, le nom des Burgondes signifierait les « hommes élevés ». Etrange coïncidence lorsque l'on sait que génétiquement il n'y a pas grand-chose de commun entre les premiers Burgondes vivant sur l'Oder au 1^{er} siècle de notre ère et ceux que reçut, malgré lui, Sidoine Apollinaire dans sa maison de Lyon.

Avant leur entrée dans l'Empire romain dans les années 400, les Burgondes ne sont que le nom d'un peuple germanique parmi des dizaines d'autres. Nos sources, exclusivement des auteurs impériaux écrivant en latin ou en grec, se sont peu intéressées aux peuples lointains, ne décrivant que ceux contre lesquels l'armée romaine avait à découdre. Et lorsqu'ils apparaissent au 1^{er} siècle après J.-C., les Burgondes vivent loin de la ligne fortifiée qui ceint l'Empire. Ils sont attestés en Pologne actuelle. La Germanie, qui borde l'Empire le long du Rhin et d'une partie du Danube et qui s'étend jusqu'en Scandinavie, est alors habitée d'une multitude de peuplades indépendantes, qui se font régulièrement la guerre. Ces peuples formés de groupes de familles, qui suivent un ou plusieurs chefs, présentent toutefois des traits culturels com-



Territoire des tribulations des Burgondes du 1^{er} au 5^e siècle.

muns : leurs langues germaniques, leur conception de la société, leurs liens familiaux solides, leur polythéisme et leur organisation sont similaires. Aucune unité politique, mais des relations complexes entre divers groupes. Un peuple et un roi peuvent être tout-puissants à un moment et disparaître subitement. A la suite d'une défaite ou d'une famine, les chefs de famille décident de rejoindre un autre clan, un autre chef, un autre peuple.

Les Burgondes ont réussi à traverser les siècles, tandis que beaucoup d'autres ont disparu. Toutefois, ils constituent tantôt un puissant peuple, tantôt une peuplade rachitique que les auteurs contemporains ne jugent même pas nécessaire de mentionner dans les longues listes des puissances se partageant la Germanie. Parfois abandonnés de la majorité qui rejoint un peuple voisin plus fort, parfois gonflés par des apports d'autres voisins, les Burgondes constituent une entité fluctuante. Il s'ensuit

que l'héritage génétique des Burgondes de la Vistule légué à ceux qui occupèrent le bassin du Rhône et de ses affluents est vraisemblablement nul. En revanche, les Burgondes conservèrent au long de leur histoire une langue et une culture propres. En tous les cas, lorsqu'on les connaît mieux, ils parlent un idiome germanique et conçoivent le monde de la même façon que les autres peuples de Germanie.

L'encyclopédiste Pline l'Ancien dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère nomme pour la première fois les Burgondes. Il les situe sur l'Oder, en Pologne actuelle. Il est probable qu'ils viennent de l'île de Bornholm dans la Baltique voisine. Le nom de cette terre, aujourd'hui danoise, signifierait en effet « îlot des Burgondes ».

Au 2^e siècle, le géographe Ptolémée les place entre l'Oder et la Vistule : les Burgondes paraissent avoir commencé une migration vers l'est, sans lendemain. Car au cours du siècle suivant, ils vont se diriger vers le sud-ouest. C'est peut-être au cours de cette migration que les Burgondes se mesurent aux Gépides et à leur roi Fastida. De cette bataille, les Burgondes sortent pratiquement exterminés. Ils n'en réapparaissent pas moins puissants après cette cinglante défaite. Les voilà sur l'Elbe vers 270, alliés aux Vandales et obéissant au roi de ce peuple nommé Igillos. Ils se sentent assez forts pour tenter un coup de main sur l'Empire romain. L'empereur Probus les écrase sur le Lech dans les environs d'Augsbourg. Beaucoup de Burgondes et de Vandales sont déportés en Grande-Bretagne. En 286, les Burgondes font une incursion en Gaule et se voient à nouveau sévèrement vaincus.

Prenant leurs désirs pour des réalités, les auteurs romains avaient tendance à présenter chaque défaite d'un ennemi comme définitive. Il faut toutefois reconnaître que pendant leurs pérégrinations, les Burgondes ont essuyé de sérieux revers. S'ils ont réussi à se maintenir et même ensuite à devenir un peuple redouté, c'est qu'ils ont su attirer à eux des membres d'autres peuplades voisines à diverses époques. Nul doute qu'il en est de même des Goths, des Vandales, des Suèves, des Lombards, autres peuples germaniques, qui sont régulièrement attestés du 1^{er} au 5^e siècle de notre ère. Cette assimilation de voisins implique

bien sûr l'assimilation de traits culturels. Après le 3^e siècle, les Burgondes vont continuer à connaître défaites et victoires et à accueillir leurs voisins qu'ils soient germaniques ou non.

UNE GUERRE SÉCULAIRE CONTRE LES ALAMANS

A la fin du 3^e siècle, les Burgondes s'installent sur le Main, un affluent du Rhin. A cette époque, ils guerroyent constamment contre leurs puissants voisins, les Alamans. Une guerre qui durera en fait pendant des siècles, sur plusieurs théâtres.

Il faut ensuite attendre le milieu du 4^e siècle pour entendre à nouveau parler d'eux. L'historien Ammien Marcellin est le premier auteur à leur accorder davantage qu'une simple mention. Selon lui, les Burgondes guerroyent constamment avec les Alamans. Ils se disputent des salines situées à la frontière des deux peuples. Ils sont établis sur le Main et constituent une grande puissance militaire.

En 359, l'empereur Julien tente de mâter le roi alaman Macrien. Il traverse audacieusement son royaume et ne s'arrête qu'à la frontière entre Alamans et Burgondes. Là se dressent encore les bornes de la frontière romaine abandonnée, car les Alamans se sont emparés des Champs Décumates, ancienne poche de l'Empire entre le Rhin et le Danube. Dix ans plus tard, le roi des Alamans Macrien n'est toujours pas dompté. L'empereur d'alors, Valentinien I^{er}, use d'une vieille, mais efficace, tactique romaine : il s'allie avec les Burgondes contre les Alamans. Les Burgondes justifient préalablement cette alliance en affirmant qu'ils descendent des Romains. L'élite de leur armée s'avance ensuite à la rencontre des troupes impériales en traversant le territoire alaman. Un autre historien de l'époque donne le chiffre, sans doute exagéré, de 80 000 soldats burgondes. Cependant, Valentinien ne vient pas au rendez-vous, satisfait de voir les Germains s'entre-déchirer. Les Burgondes, bernés et furieux, font demi-tour, après avoir vainement envoyé des émissaires à l'empereur, puis massacré leurs prisonniers alamans.

DU PAGANISME À L'HÉRÉSIE

Ammien donne quelques informations supplémentaires à cette occasion. Il explique que les Burgondes n'ont pas de roi, mais sont dirigés par un « sinistus » et un « hendinos ». Le « sinistus » est élu à vie. Il s'agit probablement d'une sorte de prêtre ; son nom peut se traduire par « l'Ancien ». L'« hendinos » ne partage pas le même privilège : lorsque la récolte ou la bataille est décevante, il est déposé. Il s'agit surtout d'un chef de guerre. Le mot remonte probablement à la racine « kind » qui signifie le peuple.

Ces indications d'Ammien Marcellin montrent que les Burgondes conçoivent la royauté comme les autres peuples germaniques, conception qu'ont décrite Georges Dumézil et John Michael Wallace-Hadrill.

Ainsi, les Burgondes doivent s'inventer un lien de parenté avec les Romains pour conclure une alliance. Les Germains en effet ne concevaient pas les relations internationales autrement que les relations personnelles. Pour garantir un traité, les familles royales devaient conclure des mariages. A défaut, une cérémonie remplaçait la parenté inexistante : soit l'adoption par les armes, soit la coutume de l'amitié jurée qui consiste pour deux personnes à devenir des parents au moyen de serments réciproques. Les Romains ne se plieront dans leur politique germanique que lentement à de tels usages. C'est pourquoi les Burgondes doivent trouver une autre manière de légitimer l'alliance : ils attribuent à eux-mêmes et aux Romains une généalogie mettant en évidence un lien de parenté.

A la différence des autres peuples indo-européens, les Germains n'avaient pas de classe sacerdotale. Ils ont reporté la fonction du sacré sur leurs rois. Il semble bien que le « sinistus » indéboulonnable incarnait à lui tout seul le lien entre les Burgondes et leurs dieux, une sorte de prêtre-roi. L'autre chef, l'« hendinos », devait personnifier la bonne fortune et incarner l'étendard des Burgondes. Un peuple germanique se reconnaît dans son chef et il arrive qu'il disparaisse quand son roi meurt sans héritier. Toutefois le chef ne doit pas décevoir. Et s'il déçoit, il faut en changer. Nous verrons plus tard qu'après une

sévère défaite, les Burgondes déposeront et livreront à l'ennemi leur roi Sigismond en 523. Ils ont donc conservé partiellement cette conception de la royauté après avoir adopté une famille royale.

Le tableau que brosse Ammien Marcellin pour l'année 369 va vite dater. En effet, les Burgondes vont changer de religion et adopter une royauté héréditaire, comme la plupart des autres peuples germaniques. Les historiens ignorent à quel moment les Burgondes se sont convertis à la forme arienne du christianisme. Il est assuré que les Burgondes sont ariens au moment de leur arrivée dans la vallée du Rhône en 443 et que cette confession remonte alors à plusieurs générations. A l'époque d'Ammien, ils sont encore païens puisqu'ils ont un grand-prêtre.

Il est toutefois vraisemblable qu'ils ont embrassé la confession arienne au moment où ils vivaient encore sur le Main. En effet, ils se trouvaient non loin des Vandales, eux-mêmes convertis à l'arianisme. C'est probablement sous l'influence de leurs prêtres que les Burgondes se sont rangés au christianisme. On ne sait toutefois pas mieux comment les Vandales sont devenus ariens. Il s'agit probablement d'une évangélisation par les Goths. Ces derniers furent christianisés au 4^e siècle par un évêque arien du nom d'Ulfilas (ou Wulfila), à une époque où l'Empire romain hésitait encore entre le Symbole de Nicée et la confession arienne.

Cette confession tire son nom d'un prêtre égyptien de la fin du 3^e siècle nommé Arius. Sans entrer dans la complexité du débat théologique, nous dirons qu'Arius soutenait que le Christ n'était pas l'égal de son Père, qu'il ne lui était pas consubstantiel. Quelques empereurs romains ont soutenu cette doctrine, qui fut combattue énergiquement et victorieusement par des Pères de l'Eglise.

L'Empire choisira en effet la doctrine catholique, particulièrement vite en Occident, si bien que les Germains convertis qui entreront dans l'Empire seront considérés comme des hérétiques. Cette situation deviendra d'ailleurs une source de difficultés, car non seulement les Germains suivront une doctrine et un clergé différents de ceux de leurs sujets romains, mais encore

ils ne reconnaîtront pas la souveraineté spirituelle du pape.

Dans le même temps, les Burgondes se dotèrent d'une famille royale, dont le premier représentant s'appelait Gibica. La dynastie burgonde avait adopté un système successoral nommé par les modernes « tanistry ». Selon ce processus, les frères régnaient ensemble et le pouvoir passait à la génération suivante après la mort du dernier représentant de la génération précédente. Il s'ensuit qu'une fois l'âge adulte atteint, Gisheler et Godomar ont régné avec leur frère aîné Gibica, puis lui succédèrent. Il faut bien admettre que l'on ne connaît que les noms de ces trois premiers rois burgondes. Ils figurent dans les listes postérieures et doivent avoir régné à l'époque du Royaume du Main, à la fin du 4^e siècle. En effet, lorsque tout ou partie des Burgondes quittèrent le Main et entrèrent dans l'Empire au début du 5^e siècle, ils obéissaient alors au roi Gondichaire, fils de Gibica.

Il est probable que les Burgondes ont déposé leur « *sinistus* », leur roi-prêtre, en embrassant le christianisme. Il s'ensuit que Gibica devait être un « *hendinos* », qui a su asseoir suffisamment son autorité pour échapper aux brusques dépositions et pour imposer ses parents aux Burgondes. Il s'agit là d'une série d'hypothèses : les auteurs romains ne parlent en effet plus des Burgondes jusqu'en 409, parce que ceux-ci ne se trouvent toujours pas en contact direct avec l'Empire. Ils restent séparés de la frontière rhénane par le redoutable domaine des Alamans.

Pour ne rien simplifier, au milieu du silence des sources sur l'origine de la royauté burgonde apparaît une curieuse inscription : il s'agit d'une épitaphe de la seconde moitié du 4^e siècle découverte dans la ville impériale de Trèves. Le défunt, un haut officier de l'Empire, s'appelait Hariulfus. Fils d'Hanhavaldu, il mourut à l'âge 20 ans et appartenait, toujours selon l'inscription, à la famille royale burgonde. S'agissait-il d'un parent de Gibica ou de quelque autre « *hendinos* » ? Impossible de le savoir.

Toujours est-il que les Burgondes désormais ariens et menés par un membre d'une dynastie établie vont entrer dans le monde romain et jouer un rôle important dans les dernières décennies de l'Empire d'Occident.

À L'ORIGINE DE L'ÉPOPÉE DES NIBELUNGEN

Vers 409, les Burgondes entrèrent dans l'Empire romain pour y rester. Ils s'installèrent de 411 à 443 dans la région de Worms. Ce royaume éphémère a connu une gloire posthume puisqu'il a inspiré des poètes germaniques tout au long du Moyen Âge. Ils ont brodé sur le destin tragique de ce royaume pour créer la légende des Nibelungen, qui a donné à Richard Wagner la matière d'un cycle fameux. Toutefois, les poètes ont surtout retenu des lieux et des noms, mélangeant époques et personnages. Il faut donc une imagination considérable pour retrouver des miettes de vérités historiques sous leurs vers.

Le passage des Burgondes sur la rive gauche du Rhin se déroula dans une période pénible pour l'Empire d'Occident finissant. Il faut remonter de quelques années pour comprendre la situation du moment.

L'Empire romain venait de connaître un traumatisme. Un empereur était mort au combat : en 378, Valens tentait d'arrêter les Goths qui pillaient les provinces danubiennes. Il tomba à la bataille d'Andrinople. Dorénavant, les empereurs évitèrent de mener en personne leurs troupes au combat. Par conséquent, les généraux devinrent de plus en plus puissants et les empereurs furent souvent des jouets entre leurs mains.

En Occident, un généralissime nommé Stilicon tenait la réalité du pouvoir depuis le partage définitif de l'Empire d'Occident et d'Orient à la mort de Théodose en 395. Comme une majorité de soldats et de cadres de l'armée impériale à cette époque, il était d'origine germanique, en fait à moitié vandale, à moitié romain. Ce bon stratège, toujours fidèle à dynastie théodosienne, devait relever un défi : les Ostrogoths, menés par Radagaise, tentaient des incursions sur l'Italie, de même que les puissants Wisigoths conduits par Alaric I^{er}.

Voulant préserver en priorité la Péninsule et l'empereur d'Occident Honorius, Stilicon décida vers 400 de dégarnir la frontière du Rhin, comptant sur une alliance avec les Alamans et les Francs pour assurer la sécurité de la Gaule. Ainsi, les forces impériales parvinrent à contenir Radagaise et Alaric jusqu'au

moment où Stilicon fut exécuté en 408 à l'instigation d'une faction rivale de la cour de Ravenne. Privé de cet ennemi, Alaric put donner libre cours à ses ambitions et s'empara de Rome en 410. Ce sac connut un retentissement considérable : il y avait 800 ans que nul pillard n'avait pu se rendre maître de la Ville éternelle. Pendant ce temps, la situation en Gaule n'était guère plus enviable.

Profitant de l'abandon de la frontière par les troupes romaines et du froid qui avait gelé le Rhin, les Vandales, les Alains et les Suèves passèrent en Gaule en décembre 406. Ils écrasèrent les Francs, alliés aux Romains, puis sillonnèrent la Gaule en la pillant jusqu'en 409. A la faveur d'une trahison, ils purent franchir les Pyrénées, entrer en Espagne et s'y installer. Les Suèves restèrent dans la région qui deviendra le Portugal, tandis que les Vandales et les Alains passèrent en Afrique du Nord en 429, s'emparant progressivement des provinces africaines qui constituaient depuis des siècles le grenier à blé de l'Italie.

Cependant, la Gaule n'en avait pas fini : les pirates saxons profitèrent du désordre pour piller largement les côtes océaniques, tandis que les Bagaudes, révoltes des petits paysans, finissaient de ruiner le pays. Dans le même temps, la Grande-Bretagne, abandonnée à elle-même, proclama un empereur en la personne de Constantin III. Ce dernier débarqua en Gaule et se dirigea vers l'Italie, en évitant de se mesurer aux envahisseurs. Les troupes de l'empereur légitime Honorius parvinrent à le tuer en Arles en 411.

Un autre usurpateur apparut la même année, Jovin. Il s'appuya sur les Burgondes nouvellement arrivés dans l'Empire.

En effet, les Burgondes avaient pénétré en Gaule sur les talons des Suèves, Alains et Vandales. Ils y prirent pied en 409. Comme la majorité des autres peuples germaniques entrés dans l'Empire, ils souhaitaient se voir conférer par l'Empereur un établissement. C'est probablement à cette fin qu'ils proclamèrent comme empereur Jovin, un officier romain, en 411 à Mayence. Un roi alain du nom de Goar se tenait au côté du roi Gondichaire. Apparemment, les Burgondes s'étaient liés aux Alains restés près du Rhin. Goar, allié à l'Empire, avait com-

battu les Vandales, les Suèves et ses propres congénères lorsque ceux-ci étaient parvenus en décembre 406 à traverser le Rhin pour envahir la Gaule. Précisons qu'à la différence des autres envahisseurs, les Alains n'étaient pas des Germains, mais un peuple nomade, venu d'Iran. Jovin obtint également le soutien des Alamans et des Francs, ainsi que de nombreux nobles gaulois, qui n'appréciaient guère d'avoir été abandonnés par Honorius et rêvaient de retrouver calme et prospérité...

Pour remercier les Burgondes, Jovin leur offrit vers 413 un établissement sur le territoire de la cité de Worms. Comme d'autres peuples germaniques à l'intérieur de l'Empire, ils bénéficiaient du statut de fédérés: en échange de leur concours militaire, les Burgondes recevaient des logements et un revenu, tout en conservant leurs coutumes et leur roi, Gondichaire.

Se sentant suffisamment puissant, Jovin fit comme le dernier usurpateur: il voulut se rendre maître de la première ville de Gaule, Arles. A ce moment, le beau-frère d'Alaric I^{er}, Athaulf, proposa ses services à Jovin. Après la prise de Rome, les Wisigoths avaient en effet perdu leur roi Alaric et avaient mis à leur tête Athaulf. Le nouveau roi avait quitté l'Italie ruinée et emmené son peuple en Gaule. Jovin refusa de se compromettre avec les Wisigoths qui recherchèrent alors l'alliance de l'empereur légitime Honorius. Pour marquer leur bonne volonté, ils s'emparèrent de Jovin et le livrèrent; le malheureux fut décapité. Peu d'années après cette exécution, les Wisigoths reçurent un établissement en Aquitaine et s'y taillèrent rapidement un royaume redoutable pour l'Empire.

Malgré la défaite de l'empereur qu'ils avaient fait, les Burgondes conservèrent Worms. Sans plus faire parler d'eux, ils s'acquittèrent pour les empereurs légitimes de la mission que leur avait confiée l'usurpateur: garder leur portion de frontière le long du Rhin.

Au bout de 20 ans, Gondichaire commit une erreur d'appréciation: il voulut agrandir ses domaines au détriment de l'Empire. En 435, les Burgondes se jetèrent sur la Belgique, mais se heurtèrent à plus fort qu'eux. A cette époque régnait Valentinien III, mais le général Aetius tenait le pouvoir. Ce bon

stratège, que les historiens modernes ont surnommé le « Dernier des Romains », sut éliminer un à un les généraux de l'Empire susceptibles de lui faire de l'ombre. En plus de son habileté, il bénéficiait d'un atout majeur : il avait passé une partie de son enfance au-delà du Danube comme otage de l'Empire chez les Huns. Ses hôtes s'étaient pris d'affection pour lui et l'autorisaient à engager des mercenaires huns, les soldats les plus redoutés de l'époque. C'est donc avec ses Huns qu'Aetius se porta à la rencontre des Burgondes. Il les vainquit une première fois, puis revint à la charge en 436. Dans ce second combat, Gondichaire mordit la poussière pour de bon et l'armée burgonde fut détruite, « jusqu'à la racine », précise un chroniqueur contemporain ; un autre parle de 20 000 tués dans l'armée burgonde.

Cette victoire des mercenaires Huns jetait à terre le royaume de Worms. Pendant plusieurs années, les Burgondes ne durent plus être en état d'aligner une armée. Et il faut en effet attendre huit ans pour entendre parler à nouveau de ce peuple. Cette mention évoque en quelques mots le déplacement des Burgondes vers le lac Léman. Une migration qui allait assurer la survie des Burgondes et avoir des conséquences sur la suite de l'histoire de l'Occident.

La terrible défaite de 436 constitue le noyau historique des Nibelungen. Selon les récits médiévaux, le roi des Burgondes à Worms s'appelait Gunther, une version germanique du nom de Gondichaire. Gunther fit tuer son beau-frère Siegfried. L'épouse de Siegfried et sœur de Gunther, Krimhild, décida de venger son mari en faisant tuer son frère. Elle attendit son heure. Elle obtint les moyens nécessaires à sa vengeance en épousant en seconde noce un puissant roi nommé Etzel, dont le nom évoque à la fois Aetius et le roi des Huns Attila. Krimhild demanda à son second mari d'éliminer Gunther et les siens. Après bien des péripéties, Etzel se rendit maître de Gunther et de ses amis. Il les fit tous tuer.

Un auteur du 5^e siècle mentionne incidemment l'existence de poètes chanteurs burgondes. Ces derniers sont vraisemblablement à l'origine de ce récit fortement romancé, qui s'est enrichi au fil de siècles. La tradition a ajouté progressivement à la trame le combat de 451 de l'Empire contre Attila où les Burgondes

jouèrent leur rôle, puis des personnages plus tardifs, comme le roi des Ostrogoths Dietrich von Bern (il s'agit de Théodoric de Vérone, roi des Ostrogoths) et la reine Brunhild (Brunehaut) qui régna sur les Francs un siècle plus tard. Les récits oraux furent une première fois transcrits au 10^e siècle, pour prendre une forme définitive dans un poème anonyme rédigé au 13^e siècle, en Autriche actuelle.